

cadavre, le soin qu'il prit de l'ensevelir, suspendit le combat, et fit couler les larmes des deux armées. Las de guerroyer les uns contre les autres, les soldats arrivaient peu à peu à faire la paix entre eux pour ne plus tomber que sur les bourgeois ; la passion du pillage, qui les avait divisés, finissait par les réunir. Après la prise de Crémone, Antonius harangue les deux partis, parlant des vaincus avec égard et des vainqueurs avec de magnifiques éloges ; mais pas un mot de Crémone. La pauvre ville devait payer les frais de la réconciliation <sup>1</sup>. Vainqueurs et vaincus s'embrassèrent pour la piller ensemble. Quatre jours durant, flaviens et vitelliens réunis brûlèrent, détruisirent, tuèrent jusqu'à ce que rien ne restât. Le meurtre et le viol cimentèrent leur amitié.

Ainsi les chefs flaviens arrivaient-ils en toute hâte au dénouement : Mucien, laissant Vespasien en Syrie ; Antonius, sur le Danube, prenant les devants sur Mucien ; Arrius Varus, à Bédriac, entraînant à son tour Antonius. D'autres, à Rome, se préparaient à prendre les devants, et sur Arrius Varus et sur Antonius et sur tous, et à jouer à leur profit le cinquième acte de ce drame. Le frère de Vespasien, Flavius Sabinus <sup>2</sup>, préfet de Rome, vieux, nonchalant, n'ayant

1. Vocatos ad concionem Antonius alloquitur, victores magnifice, victos elementer : de Cremona in neutrum. Tac., III, 32. Sur ce qui précède, voyez Xiphil., 13. — Tac., III, 25. Sur le sac de Crémone, Xiphil., 15. — Tac., 32-34.

2. Voyez, sur ce personnage, Tac., *Hist.*, I, 46, 77 ; II, 36-51, 55, 63.

pas d'ambition pour lui-même, en ayant peu pour son frère, poussé néanmoins par d'ardents amis, entre en négociation menaçante avec Vitellius, lui promet la vie sauve et le somme d'abdiquer.

Pourquoi Vitellius s'y fût-il refusé ? Antonius avait passé le Pô, puis les Apennins ; il approchait de la campagne de Rome. La flotte de Ravenne, puis celle de Misène, lui avaient été livrées par leurs commandants. Quelques cohortes prétoriennes, postées dans les Apennins, avaient été également livrées par leurs préfets. Les quarante lieues de distance qui séparent Terracine de Narni obéissaient seules à Vitellius. A Rome, on ne parlait que de Vespasien et de sa victoire prochaine, d'autant plus que la police défendait d'en parler <sup>1</sup>. Au milieu de tant de désertions, Vitellius ne pouvait-il pas désertier à son tour ? Trahi de toutes parts, n'était-il pas en droit de se trahir ? Que Vespasien le laissât vivre, lui permît d'aller respirer le frais et manger des hutres sur les bords du golfe de Naples, il abdiquerait la pourpre de tout son cœur. On lui promit un dédommagement de 100 millions de sesterces (25,000,000 fr.), et le marché fut fait (17 décembre) <sup>2</sup>.

Mais il y avait dans Rome des vitelliens plus entêtés que Vitellius. Pour son malheur, il était aimé des

1. « Prohibiti per civitatem sermones eoque plures ; ac, si liceret, vera narraturi : quia vetabatur, atrociora vulgaverant », dit Tacite (III, 54), faisant là l'histoire de toutes les polices.

2. Millies H. S. Suet., *in Vit.*, 15. — Tac., III, 63-65.



soldats. Ce général, si peu militaire, avait inspiré à ses prétoriens une véritable passion. Les officiers pouvaient passer à Vespasien, mais le simple soldat tenait bon pour Vitellius <sup>1</sup>. Les cohortes étrangères s'insurgèrent contre la trahison de leur prince. Abandonnées de leurs généraux, abandonnées de leur empereur, elles n'en refusèrent pas moins cette peureuse démission et sommèrent bon gré mal gré Vitellius de rester César.

Le pinceau de Tacite est peut-être un peu trop solennel pour cette scène. Le pauvre prince, impatient de ne plus l'être, a juré à Sabinus d'abdiquer; et, très-empressé de tenir sa parole, vient en deuil dans sa litière, pleurant, faire des adieux que le peuple reçoit avec une certaine sensibilité, mais que les soldats, silencieux et renfrognés, ne veulent pas recevoir. Il cherche à se débarrasser du poignard qu'il porte à son côté, en signe du droit de vie et de mort des empereurs; mais il ne trouve ni consul ni sénateur qui consente à en être dépositaire, et il est réduit à laisser aux pieds des dieux ce dangereux cadeau. Et, lorsqu'il veut s'en aller, sa litière trouve le chemin barré à droite; elle revient à gauche, et se trouve là aussi arrêtée par la foule: si bien que, ne rencontrant, hélas! de passage que pour rentrer au palais, Vitellius

1. *Crebra transfugia centurionum tribunorumque.... Splendidissimus quisque in Vespasianum proni: gregarius miles indueratur pro Vitellio.* Tac., III, 61.

manque bien malgré lui de parole à Sabinus, et reprend à son grand désespoir les insignes et les périls de la souveraineté (18 décembre 69) <sup>1</sup>.

Dès lors le dénouement, tout aussi inévitable, devenait forcément plus tragique. Tout ce qui dans Rome s'était compromis pour Vespasien; son frère Sabinus, son fils Domitien, les consuls, les sénateurs et les chevaliers qui, en se joignant à eux, avaient cru faire acte de prudence, se réfugient dans le Capitole; ils y sont assiégés par les soldats de Vitellius (19 décembre). Dans ce combat, où l'on se défend en arrachant les statues des temples et en les faisant rouler sur les assaillants, le Capitole, cette demeure sacrée des dieux, cette citadelle de l'ancienne Rome, ce sanctuaire de la religion, cet arsenal de la puissance romaine, le Capitole est embrasé ou par la main des assiégeants ou par celle des assiégés. Domitien se sauve à grand-peine, déguisé en prêtre d'Isis. Sabinus, pris, est massacré avec un raffinement de barbarie et d'outrages malgré les prières de Vitellius, qui sent bien que cette victoire le perd <sup>2</sup>.

En effet, au bout de deux jours, les enseignes de l'armée flavienne apparaissent aux approches du pont Milvius. Vitellius supplie, il envoie les vestales, les prêtres, le sénat; il demande un délai de vingt-quatre heures pour abdiquer, et abdiquer cette fois sans

1. Tac., 66-68. — Xiphil., 16.

2. Suet., *in Vit.*, 15. — Xiphil., 17. — Tac., 69-75.



solennité et sans bruit. Antonius y consentirait ; mais maintenant ce sont les soldats d'Antonius qui le poussent, et dans cette guerre, où le plus impatient l'emporte toujours, la volonté des soldats l'emporte sur le désir du général. Le jour même Rome est assaillie. Les soldats de Vitellius, une partie du peuple qui se joint à eux, se battent avec acharnement, aux portes d'abord, puis dans les jardins des faubourgs, puis dans les rues, dans les places, sous les portiques. A l'atrocité du combat se mêlent ces scènes de désordre, d'indifférence, de curiosité, qui caractérisent les séditions au sein des grandes villes. Le peuple, qui a pris d'abord parti pour Vitellius, le voyant à demi vaincu, se fait simple spectateur. Il court aux fenêtres et sur les toits ; et, comme à l'amphithéâtre, applaudit aux beaux faits d'armes, raille les vaincus, dénonce les fugitifs, dépouille les morts : c'est à la fois une bataille et une orgie. Les cabarets, les bains, les lieux de débauche, quoique les portes en soient encombrées de cadavres, ne désemplissent pas <sup>1</sup>.

Au milieu de ces sanglantes bacchanales, Vitellius épouvanté avait essayé de quitter Rome. Il était sorti du palais seul, dit Suétone, avec son cuisinier et son pâtissier ; puis, effrayé du tumulte des rues, il était rentré dans le palais, dont le silence et la solitude lui

1. Tac., 80-84. — Xiphil., 18-19.

avaient causé une nouvelle terreur. Il s'était caché dans le chenil, disent les uns, dans la loge et derrière le matelas d'un portier, disent les autres. C'est là que le découvrirent les soldats flaviens, enfin maîtres de la ville, et la populace, devenue flavienne après leur victoire. On l'amena sur le Forum, sanglant, déchiré par la morsure des chiens, les vêtements en lambeaux, les mains liées derrière le dos. Un poignard, qu'on tenait sous son menton, le forçait à tenir la tête levée. Sa haute taille, son vaste embonpoint, sa figure habituellement rougie par le vin, sa jambe traînante par suite d'un accident, tout cela composait, dit Tacite, une misère trop laide pour qu'on eût pitié de lui <sup>1</sup>. La pitié antique était ainsi faite, ou plutôt la pitié humaine est ainsi faite. Personne ne pleurait sur lui, à plus forte raison personne ne songeait à le défendre. Seul, un de ses soldats germains eut compassion de cet empereur, et par pitié voulut lui donner le coup de la mort. Il le manqua, et, sachant le sort auquel il devait s'attendre, il se tua. Quant à Vitellius, il périt au milieu des cruautés et des insultes, en prononçant cette parole, la seule forte de sa vie : « J'ai été pourtant votre empereur (20 décembre 69) <sup>2</sup>. »

1. *Nulla illacrymante ; deformitas exitus misericordiam abstulerat*, dit Tac., III, 83, 86. — Suet., *in Vit.*, 16, 17. — Xiphil., 19. — Josèphe, IV, 4<sup>2</sup> (II, 4). Josèphe met la mort de Vitellius au 3<sup>e</sup> jour d'Appellæus (ou Casleu, 4 novembre), ce qui ne peut être qu'une erreur.

2. Sur la famille de Vitellius ainsi que celles de Galba et d'Othon, voyez l'appendice sur la généalogie de ces empereurs.



Ainsi s'accomplissait la quatrième révolution que Rome avait eu à subir depuis dix-neuf mois. Elle s'achevait à cinq cents lieues de distance de celui qui en était le héros ; elle s'achevait à Rome, six mois après avoir commencé à Antioche : promptitude désespérante pour ceux qui en étaient les premiers auteurs ! A cette époque, chacun combattait pour soi ; au premier arrivé les fruits de la victoire <sup>1</sup> ! Aussi, pendant qu'Antonius poursuivait sa marche en Italie, Mucien, furieux, du fond de l'Asie ou de la Grèce, ne cessait-il de lui faire dire qu'il se hâtait trop ; Vespasien lui-même, d'Alexandrie, lui envoyait des ordres pareils, et lui écrivait de s'arrêter à Aquilée quand il était déjà à Vérone <sup>2</sup>. Paroles perdues ! l'empire était gagné sans eux ; la conquête du monde n'avait été qu'une affaire d'avant-postes.

1. Ut solus bello potiretur, dit Tac., III, 2, 7-3.

2. Tac., III, 8, 11, 52, 78.

## CHAPITRE XI

### COMMENCEMENT DE VESPASIEN.

(69-70)

Rome était-elle perdue ? était-elle sauvée ? Cette révolution était-elle enfin la dernière ? On se le demandait avec inquiétude, et il était permis d'en douter.

Sans doute le parti de Vespasien avait quelque chose de plus respectable que celui de Vitellius. Les armées qui l'avaient proclamé étaient plus disciplinées et plus romaines ; les provinces qui le soutenaient étaient des provinces plus riches, plus civilisées, plus vivantes de la vie de l'empire. Vespasien était l'élu de la Grèce et de l'Orient, tandis que Vitellius avait été l'élu du Nord et de la Germanie. L'homme lui-même, plus expérimenté, plus intelligent, plus tempérant, inspirait plus de confiance. Ses anciennes liaisons avec Thraséa et les sages du sénat relevaient le parti des honnêtes gens ; aussi dans les premiers jours y eut-il parmi les pères conscrits d'intempestives réactions contre les délateurs et les favoris des régimes